



© Julien Nicolas

Dossier pédagogique

« L'écoulement du paysage » Dove Allouche, Marie Reinert, Julien Nicolas, Jürgen Schilling.

Exposition du 5 novembre au 19 décembre 2015.
Pré-visite : le jeudi 6 novembre 2015 à partir de 17h.
(Possibilité de prévoir un temps privilégié sur rendez-vous)

NOZIAMSALVAN

1, rue de l'Ancien Château
31670 Labège
Tél : 05 62 24 86 55

Sommaire

1/ Parcours dans l'exposition {p.3}

2/ Les artistes {p.3}

3/ Pistes de réflexion {p.5 et 6}

- Le dessin
- Le geste
- Le paysage
- Le temps

4/ Pour aller plus loin {p.6 et 7}

5/ Préparation de la visite {p.8}

- pré-visite
- visite

6/ Ateliers {p.8}

- à la Maison Salvan
- les mercredis, ateliers parents-enfants

7/ Infos pratiques {p.8}

- La Maison Salvan
- Contact

1/ Parcours dans l'exposition



Melanophila II ou *l'Ennemi déclaré*, Courtesy Galerie Gaudel del Stampa, Paris, et l'artiste © Dove Allouche.

La saison 2014-2015 de la Maison Salvan a été marquée par des expositions qui épousaient le lieu aux caractéristiques architecturales particulières – un espace domestique transformé en lieu d'exposition. Elles impliquaient des œuvres totales et immersives pour le public.

« L'écoulement du paysage »

Cette exposition ouvre la voie à une série de propositions plus singulières qui resserrent vers des thématiques artistiques plus classiques (paysage, portrait, temps...) autour d'un médium : le dessin. L'exposition s'impose finalement à un lieu qui a initialement une identité propre difficile à cacher et les murs de la Maison Salvan n'ont jamais accueilli autant d'œuvres.

Le geste, le temps, le paysage

Le geste de la main est à l'origine de toutes les œuvres de cette exposition. Le parallèle est fait entre le geste manuel et le geste mécanique pouvant parfois être confondu selon la technique utilisée par l'artiste. Les techniques de réalisation des artistes impliquent toutes, d'une manière ou d'une autre, une écriture du temps. Ces propositions sont aussi traversées par l'idée de « paysage ». Sous le titre *L'écoulement du paysage*, ces deux notions sont brouillées pour finalement se confondre. Les œuvres de ces artistes sont justement au cœur de cette problématique : comment signifier, imager, montrer l'« immontrable » qu'est le temps, à travers un paysage ?

Dès l'entrée dans la Maison Salvan, le regard se pose sur les œuvres de **Marie Reinert**. Les *Études-gestes* (2010) correspondent aux périodes d'atelier ponctuant ses temps d'immersion dans différents contextes (résidence en entreprise notamment), qu'elle nomme les « retours d'expérience ». Dans cette série, l'artiste s'applique à l'aide d'un outil de son intervention, à dessiner, pendant plusieurs heures, des disques monochromes. Ce jeu optique, et hypnotique, provoqué par le rythme régulier des lignes dessinées au graphite provoque des variations d'intensités aux reflets gris anthracite. Ils peuvent correspondre à une tentative de garder, voire même de reproduire le passage du temps, de façon quasi scientifique.

Dans cette même pièce, l'œuvre de **Julien Nicolas** est réalisée *in situ* au plafond. Il s'agit d'un dessin au marqueur effectué sur un temps de résidence très court, selon la technique de l'artiste : à partir du tracé d'une ligne primaire, il en redessine successivement d'autres qui épousent la forme de la première. Par une démarche qui se veut mécanique, en apparence répétitive, et performative, il fait finalement apparaître aussi une « image du temps » dont chacun peut s'emparer.

Jürgen Schilling collectionne depuis plus de trente ans des portraits qui l'ont particulièrement marqués, découpés dans des magazines ou photographiés. Pour son travail *Panthéonique* (2014), il part de cette banque de 600 images qu'ils consultent régulièrement, les transpose mentalement avant de les réunir pour créer à partir d'une technique allant à l'inverse des règles classiques de réalisation de portrait, non pas une galerie de portraits, mais une "représentation paysagère" de notre époque.

Dans les trois dernières salles, est montrée la série de 140 dessins, intitulée *Melanophila II*, de **Dove Allouche**, empruntée à la collection des Abattoirs / Frac Midi-Pyrénées. Après qu'un gigantesque incendie ait entièrement ravagé une forêt d'eucalyptus au Portugal, l'artiste s'est rendu sur place pour réaliser, en une quarantaine de minutes, 149 photographies du site carbonisé. Elle donnèrent lieu ensuite à l'exécution de 140 dessins, dont la réalisation a nécessité cinq années de travail. Ce « temps de réalisation » est en correspondance avec le temps de régénérescence de la forêt. Son processus de travail renvoie au temps qui passe.

2/ Les artistes

Dove Allouche (né en 1972, vit et travaille à Paris)

Artiste plasticien français, photographe, graveur et dessinateur, il propose dans ses différents travaux une réflexion, un témoignage sur l'écoulement du temps et la traversée des espaces. Il cherche à rendre visible, perceptible, ce qui ne l'est pas, comme dans son travail sur les bas-fonds parisiens (*Chemin dans la caillasse d'ombre / Déversoir d'orage*, 2009) où il explore à la loupiote les égoûts de Paris, et retranscrit les photos ainsi prises par une technique de gravure.

Son travail est une réappropriation de l'image photographique. Il l'utilise comme base, pour la reproduire ensuite à l'aide de divers mediums qui nécessitent davantage de temps : le dessin dans *Mélanophila* (2003-2008), l'héliogravure (procédé d'impression très long), mais aussi d'anciennes techniques de tirages photographiques comme avec *Les Stratigraphies*. Il concourt à rendre le temps concret, sensible à travers la multiplication d'œuvres d'une même série, élaborées dans la durée.



Marie Reinert, *Étude geste*, FRAC PACA, 2014.
84 x 84 cm. Dessin au crayon graphite sur calque.

Marie Reinert, née en 1971, a développé une pratique de l'art placée aux frontières de l'installation, du dessin, de la vidéo et de la performance. Son œuvre peut se définir par un principe d'infiltration dans différents champs (ex : l'espace public avec *Valeur ajoutée*, 2002). Une part importante de son travail se concentre sur l'entreprise en tant que système social et économique (*Infiltrations*, 2005). Elle y réalise des résidences de longue durée qui aboutissent à la création de vidéos comme *Roll On Roll Off* (un an à bord de la flotte de la compagnie Marfret à Marseille) où elle intègre l'équipage d'un navire marchand assurant les liaisons Marseille-Alger et filme les travailleurs dans leur gestuelle presque mécanique. Elle étudie, dissèque ainsi le monde du travail avec sa sensibilité

artistique, et met en exergue ce que l'on ne voit plus, puisque trop conditionnés par l'ordinaire et le quotidien... Artiste "aux gestes appareillés", elle crée ses propres outils de travail qui complètent et font partie de son œuvre. Débutées en parallèle du tournage de "*Roll on, Roll off*", la réalisation de *Etude Geste* (2013) a nécessité la fabrication d'un outil graphique sur mesure (une règle métallique surmontée d'une molette faisant office de compas artisanal et fixant l'emprise du crayon graphite sur le papier calque). L'utilisation de ce bras artificiel pousse ainsi toujours plus sa réflexion sur la mécanique du geste, seul les accidents révèlent la part manuelle du procédé. Le titre de chaque dessin correspond au temps précis nécessaire à sa réalisation.

Jürgen Schilling, né en 1954 à Offenbach en Allemagne, est installé dans l'Aude depuis 1978. Son œuvre de dessinateur s'appuie sur une recherche approfondie du paysage et de la nature, et se double de nombreux écrits sur l'histoire de l'art, sur son travail de plasticien et de pédagogue. Explorant le territoire dans lequel il vit à la recherche de nouveaux projets artistiques, il expose dans de nombreux centres d'art du sud-ouest sur son thème de prédilection, le paysage (*Paysages méconnus de la Narbonnaise*, 2010, *Dans la forêt profonde*, 2012). Il conçoit



Jürgen Schilling, *Panthéonique n°100*

également à plusieurs reprises des projets artistiques avec des publics de milieu psychiatrique (Parallèles, 2008 à Albi).

Sa pratique graphique, bien que nourrie des savoirs et des techniques des maîtres du passé, renouvelle l'art du dessin. En parallèle de ses nombreux travaux sur le paysage, il collectionne depuis plus de trente ans des portraits de personnes "hors normes" qui l'ont particulièrement marqué, découpés dans des magazines ou photographiés. Pour son projet *Panthéonique* (2014), toujours en cours, il part de cette banque d'images comme "matériel de stimulation". Par le dessin, il dégage la forme portraiturée et se détache finalement des photographies pour se situer entre le personnel et l'objectif. Il crée ainsi, non pas une galerie de portraits, mais la "représentation paysagère" d'une époque.



Julien Nicolas, résidence Maison Salvan, octobre 2015.

Julien Nicolas

Pour ce jeune artiste vivant à Toulouse, « le dessin est un regard, une recherche intérieure ». À partir du tracé d'une ligne qui épouse le format et le matériau choisi, il dessine une infinité de lignes minutieusement répétées, l'une derrière l'autre. Changeant de support (du papier kraft aux murs en béton) comme de technique (marqueur, stylo indélébile, bombe de peinture, encre de chine...), l'artiste met à l'épreuve son désir de contrôle et de maîtrise omniprésent, constamment soumis à l'erreur, à l'accident et donc la remise en cause de l'œuvre. Chaque dessin lui permet de redécouvrir cette tension permanente, de même que la surprise de ne pas savoir quel sera le résultat final, puisque

variant à chaque ligne. Il fait finalement apparaître, à partir d'une démarche qui se veut mécanique, une image qui fait sens et qui peut renvoyer à une mémoire collective en lien avec la notion de paysage (sismographie, ridules de sables sur les dunes...).

Également photographe, il capture des fragments de lieux connus, partant du postulat que l'on ne connaît jamais un lieu dans son entier mais seulement par certains aspects/éléments. Contrairement à sa pratique du dessin, ses photographies sont davantage spontanées, à la prise de vue frontale, sans artifices.

3/ Pistes de réflexion

Le dessin

Nous apprenons à dessiner avant de parler. Le dessin est l'outil de la construction de la perception du monde et de communication avant le langage et l'écriture. Plus tard, c'est un processus qui permet de passer du dessin au dessein. Dessiner signifie tout aussi bien former le projet (volonté, désir) que tracer les contours (ligne, trait) quelque soit le médium (crayon, graphite, encre...) ou le support (papier, plafond, mur...) sur lequel il apparaît.

Les premiers dessins nous ont été légués par les hommes de la Préhistoire. Ils ont marqués leurs territoires et leurs refuges de représentation graphiques (animaux et plus rarement figures humaines) tracés sur les parois des grottes au noir de fumée, poudres végétales et minérales. Ce sont les premiers « paysages », les premières images du vivant. Les siècles avant et après J.C, qui voient l'éclosion de notre culture, sont marqués par une pratique graphique qui superpose dessin et écriture. Les siècles suivants ont été marqués par une quête de la ressemblance, de l'intérêt naturaliste qui a suivi les avancées des sciences et techniques autorisant une meilleure compréhension et représentation de la réalité. Le dessin comme la peinture, élargissant ses propriétés à chaque siècle, sera à la recherche d'un style à l'aide d'une technique (ex : le lavis brun au XVII^e siècle), sans jamais renoncer à la *mimésis*. Ce désir de ressemblance avec le réel, dominé

par des notions d'apprentissage et de savoir faire installera de la Renaissance au XIX^e siècle un principe de représentation codifiée du dessin qui le réduira à un moyen d'étude, à l'esquisse préparatoire menant à la peinture et au tableau (voir les écrits de Giorgio Vasari). Cependant, lorsque avec le Maniérisme italien (mouvement artistique considéré comme anti-classique du XVI^e siècle) la ligne se libère des contraintes de la *mimesis*, le style (« maniera ») devient une valeur autonome. Aujourd'hui, le dessin contemporain, vu à la fois comme étape du processus créatif et/ou œuvre aboutie, est parfois loin du papier et du crayon. C'est une pratique étroitement liée au support (du post-it au tracé direct sur le mur) qui s'immisce dans de multiples procédures (du trait de crayon à la découpe au laser), qui exploite un réservoir de matériaux inépuisables (des plus traditionnels au plus originaux) et s'attache à des modes d'accrochage et de présentation pluriels. Il est un espace de réflexion, un moyen de travailler et questionner un sujet, il est entre observation minutieuse, notation très précise et invention libre.

Le geste

« Mouvement du corps (principalement des bras, des mains, de la tête) volontaire ou involontaire, révélant un état psychologique, ou visant à exprimer quelque chose. [...] simple mouvement expressif ou caractéristique [...]. Acte, action. »

Définition du Petit Robert, Paris, Dictionnaire le Petit Robert, 2000.

Cette exposition collective permet d'interroger les gestes dans leurs diversités, leurs ambiguïtés selon un médium : le dessin. Elle s'arrête sur les gestes exécutés par les artistes pour mieux mettre en exergue leur témoignage, leur travail et le rapport complexe de l'artiste avec le monde.

Dans sa grande synthèse sur l'évolution, André Leroi-Gourhan plaçait le geste et la technique avant la parole et le langage. Selon l'expression de l'écrivain et philosophe français Michel Guérin, les gestes portent en eux « *le vœu d'une parole fantôme* ». Le geste imite l'idée. Autrement dit, l'artiste pense avec les mains. Sa formule dit aussi la longue mémoire déposée dans nos gestes.

Le rapport entre le geste manuel et le geste technique est questionné dans les œuvres de ces artistes. Et les deux sont aussi ici intrinsèquement liés. Pour Michel Guérin dans son ouvrage *La Philosophie du geste* (Actes Sud Editions, édition revue et augmentée, 2011, p.22-23) « *on ne peut comprendre la technique (et le déterminisme qu'elle met en route) sans remonter au geste qui, littéralement, la mime, la dessine, la modélise. Une technique est d'abord le couronnement d'un geste et le décalque de sa forme* ».

Du geste presque mécanique de Marie Reinert et de Julien Nicolas au geste minutieusement répété de Dove Allouche ou encore dans la pratique graphique de Jürgen Schilling, le geste manuel est bien à l'origine de toutes ces productions. Comme un métronome ou une aiguille, il fait lentement progresser le dépôt de la matière pour aller vers le façonnement d'un ensemble qui renvoie à l'idée de paysage.

Le paysage

Étymologiquement, le paysage est l'agencement des traits, des caractères, des formes d'un espace limité, d'un « pays » ; c'est une portion de l'espace terrestre, représentée ou observée à l'horizontale comme à la verticale par un observateur. Le paysage implique donc un point de vue. Historiquement, le paysage est d'abord une notion artistique, au sens de décor disposant d'une valeur esthétique. Le regard paysager s'est formé dans le monde occidental au contact de l'art pictural et de ses évolutions au début de l'époque moderne, notamment la Renaissance. Cette notion de paysage induit donc le rapport de l'homme avec la nature et est une question de subjectivité. Plusieurs angles de cette définition permettent d'aborder la question du paysage dans les propositions de ces quatre artistes.

Pour deux des artistes de l'exposition le support de travail de départ est la photographie. Le point de vue c'est justement ce qui régie le médium photographique. Tandis que Dove Allouche reproduit

par le dessin des photographies présent dans l'instantanéité (149 prises en 40 minutes), Jürgen Schilling se sert d'une banque de 600 photographies comme « support de stimulation ». Pour les deux, les différentes techniques de dessin qu'ils utilisent servent à s'en détacher, à s'éloigner de l'image photographiée mais la question du point de vue reste en suspens.

Le paysage est également une question de composition, de formes, de matières et de couleurs. Le choix des matériaux utilisés pour la réalisation du dessin (la mine de plomb affûtée en pointe pour Dove Allouche, les matériaux naturels tels que la pierre, le pigment naturel, le charbon pour Jürgen Schilling) traduisent l'appréhension visuelle du paysage par chacun des artistes et en modifie la perception.

Les œuvres de Marie Reinert et de Julien Nicolas soulèvent davantage le rapport de l'homme avec la nature en impliquant dans leur représentation de « paysage », le corps. Que ce soit l'œuvre créée *in situ* par Julien Nicolas ou les *Etudes-gestes* de Marie Reinert, leur réalisation implique le corps. En choisissant d'adopter des gestes presque mécaniques par la répétition de la ligne, c'est la question de la performance (entendu comme investissement du corps dans l'œuvre) qu'ils confrontent à celle du paysage.

Enfin, le concept du paysage est une question d'interprétation. C'est en ce sens que Jürgen Schilling précise que les *Panthéoniques* sont la « représentation paysagère » de notre époque et que le travail de l'artiste toulousain et de Marie Reinert peuvent être vus comme des images évoquant le paysage. Tous tentent de saisir des portions de paysage, des traces qui peuvent s'ancrer dans une mémoire collective.

Ces dessins engagent des questions sur l'image, la relation du dessin à la photographie ou de la mémoire. Les processus des artistes participent tous à la création d'un paysage qui leur est propre et qu'ils souhaitent de « leur temps ».

Le temps

« *Trois mille six cents fois par heure, la Seconde Chuchote : souviens-toi.* » (*L'horloge, Spleen et Idéal* dans les *Fleurs du Mal* de Baudelaire)

Ce vers de Baudelaire connote l'universalité de l'angoisse du temps qui passe. L'art sous toutes ses formes (littérature, cinéma, photo, art contemporain) n'en finira sans doute jamais de l'interroger. Plusieurs biais ont été utilisés pour signifier, imager, montrer l'écoulement du temps. Si le crâne des vanités ont longtemps régné sur la représentation du bref passage humain sur cette terre, au XX^e siècle, les artistes se sont emparés d'autres moyens ou symboles du temps pour l'évoquer ou en parler.

Dans chacune des œuvres, une véritable syntaxe du temps est inventé par les artistes. Julien Nicolas réalise une œuvre éphémère *in situ* dans un temps et un espace donné. Par la répétition de la ligne dessinée, il dresse une image de paysage presque organique en référence aux motifs naturels évoquant le passage du temps : les ridules de sable, les strates géologiques, les cernes de bois (...). En utilisant une linéarité plus circulaire, les œuvres de Marie Reinert évoquent plus explicitement la notion du temps notamment par leur titre. Chacune de ses œuvres répond à une contrainte du corps dans le temps. Les titres-légendes (4:54:54 ; 6:29:58 ...) indiquent le temps passé dans ce processus où c'est l'expérience physique qui produit le dessin. Ainsi, comme dans l'œuvre de Dove Allouche, le temps de réalisation est chronométré. En mettant en parallèle la pratique de la photographie et du dessin, ce dernier interroge les temporalités au travers du « temps de réalisation » de ses dessins (5 années pour les 140 dessins qui correspond au temps de régénérescence des arbres de la forêt carbonisée) et par leur accrochage, les espaces laissés libres entre les tableaux correspondant à ces interruptions de travail.

4/ Pour aller plus loin



Roman Opalka, 1965/1 à l'infini, 1965.

Roman Opalka (le temps)

Peintre franco-polonais, il est né en France et ses parents retournent en Pologne lorsqu'il a 4 ans. En 1940, la famille est déportée en Allemagne, elle sera libérée en 1945 par les troupes américaines. Après une école d'art plastique et les Beaux-arts à Varsovie jusqu'en 1956, il y devient professeur d'art. C'est en 1965 que débute son programme qu'il poursuivra jusqu'à sa mort en 2011. C'est l'écoulement inexorable du temps qui l'intéresse : **Opalka 1965/1 à l'infini**. La première toile lui prend sept mois. Un fond gris foncé, presque noir, sur lequel il trace en blanc, dans le sens de l'écriture, les chiffres 1, puis 2, puis 3, etc. pour aboutir en bas à droite au nombre 35327. Il recommence alors sa démarche sur une nouvelle toile de même format (195 x 135 cm). Chaque soir, il se photographie devant son travail, qu'il nomme *Extrême détail*, en portant le même vêtement, avec le même éclairage.

Il ajoute donc les changements de son apparence physique à la fuite du temps qu'il cherche à exprimer dans ses toiles. Chaque autoportrait correspond au moment où il s'est arrêté de peindre après une séance de travail. En 1972, atteignant le million, il ajoute 1 % de blanc à ses fonds pour que les nombres se confondent petit à petit avec la toile. Approchant du terme de sa vie, les chiffres peints se dissolvent et se rapprochent de l'invisibilité. C'est en 2008 qu'il peint blanc sur blanc après 43 ans de travail et d'éclaircissement progressif.

Marianne Mispelaëre (le geste)

Sa pratique s'oriente autour des notions de traduction et de processus, principalement par le dessin et l'expérimentation. Elle produit des gestes concis, simples et précis, inspirés des observations concrètes de phénomènes actuels et sociétaux. Un acte, même minimum, a des conséquences, provoquant d'autres actes, d'autres conséquences. Son travail est relativement discret et long, il trouve son achèvement dans un processus de continuité. Concevoir les choses consiste à les faire et les défaire ; dans le sens de "refaire à partir de". D'une contrainte, le geste apprend à devenir une intuition. Pour "PREMIER" (encre de chine, dimensions variables), la ligne se répète sur un mur de la galerie : espace et temps se laisse absorber, comme hypnotiser par la répétition du geste, par l'extension du carbone (noir) déposé sur le mur, envahissement progressif jusqu'à l'épuisement du geste, de la matière, de l'artiste.



Action performative n°01 du 08 mars 2011 pour « PREMIER », 457min, espace du FRAC Alsace, Sélestat



The Levy's flight, dessin préparatoire pour la pièce en puzzle de céramique.

Irène Kopelman (le paysage)

Née en 1976 à Cordoba (Argentine), elle vit et travaille à Amsterdam (Pays-Bas). Son travail met en avant le tiraillement permanent cyclique de la nature. Dans une forme de *process* proche de ceux du Land art, l'artiste travaille (en amont de la production des œuvres) en effectuant de longues phases d'immersion soit dans le paysage, soit dans les collections des muséums d'histoire naturelle. On retrouve cette approche, par l'étude quasi scientifique, où le dessin devient outil de pensée, dans **The Levy's Flight**. Cette sculpture, composée comme un puzzle de céramiques, reprend les contours d'un fragment d'une coulée de lave craquelée. L'artiste est ainsi restée de longues heures sous le soleil brûlant d'Hawaï, assise sur de la pierre noire à retranscrire sur papier morceau par morceau les contours d'une parcelle de sol volcanique.

5/ Préparation de votre visite

Pré-visite enseignants :

Cette visite, destinée aux enseignants, éducateurs, animateurs ou accompagnateurs permet de découvrir l'exposition avant d'y emmener les groupes. Nous discutons ensemble des pistes pédagogiques à développer autour de l'exposition, de l'organisation de la visite et des ateliers de pratique artistique à réaliser en amont, pendant ou en aval de la visite.

Le jeudi 5 novembre et le vendredi 6 novembre jusqu'à 19h.

Possibilité de prévoir un rendez-vous individuel sur un autre moment.

Visite :

Les groupes sont accueillis par la médiatrice qui présente la Maison Salvan puis les grandes lignes du travail des artistes exposés. Selon les expositions, le groupe peut être divisé en groupe. L'un visite l'exposition, accompagné de la médiatrice, pendant que les autres sont en atelier(s) proposés en lien avec l'exposition, et inversement. Chaque visite est adaptée au niveau, à l'âge et à la particularité des publics. Un temps de discussion est réservé à la fin de la visite. Il permet de revenir sur ce qui a été vu, ressenti, compris par l'échange d'impressions. Il peut être demandé aux accompagnateurs de venir avec du matériel pour l'atelier. Pour plus de précisions spécifiques à l'exposition annoncée, lire le déroulement ci-dessous des ateliers.

Du 5 novembre au 19 décembre 2015, sur rendez-vous.

Durée de la visite estimée entre 1h30 et 2h.

6/ Ateliers

> À la Maison Salvan

Techniques et effets de matière

En associant plusieurs outils graphiques (granit, fusain, charbon, craie blanche, argile, caillou rouge), reproduire son paysage à partir de photographies sur une feuille A4. Comme le fait Jürgen Schilling dans son travail, le dessin ne doit pas être la reproduction de la photographie mais ce sont finalement les matériaux utilisés qui doivent permettre d'aboutir à l'image (même non précise) que l'on a de son paysage mental (non pas la volonté d'une reproduction réaliste).

Plusieurs étapes de réalisation :

- le grattage (avec la pierre) permettant de délimiter les grandes lignes du paysage
- le remplissage et l'effet de matière (avec l'argile séchée, le fusain)
- la couleur (le pastel, l'herbe)
- l'effacement (gomme mis de pain pour effacer le fusain, le tissu et le doigt pour effacer le pastel)

Du geste à la ligne

À l'instar de la technique de Julien Nicolas et de Marie Reinert, l'atelier consiste en une œuvre collective des enfants à partir de la répétition de la ligne. Sur une feuille de format 50 x 65 cm, les enfants passeront un à un pour utiliser l'outil magique (!) et engageront leur corps entier dans la réalisation de l'accumulation de lignes. Le trait variera en fonction de l'engagement de chacun à s'appliquer à la tâche, mais aussi par l'accident et l'erreur. L'idée est de matérialiser peu à peu par la répétition du geste le temps passé à la Maison Salvan.

> Les Mercredis, ateliers parents-enfants :

À l'heure du goûter, les enfants de 6 à 12 ans sont invités à devenir les explorateurs de la Maison Salvan. À l'aide du Petit Art-penteur, un document papier ludique mis à leur disposition, ils découvrent l'exposition et accompagnent leur famille.

Petits et grands se retrouvent ensuite autour d'un atelier de pratique artistique puis d'un goûter qui prolongent la visite de façon sensible et conviviale.

Tous les mercredis de l'exposition, de 16h à 17h.

7/ Infos pratiques

La Maison Salvan, structure municipale de la ville de Labège, espace privilégié de résidence, soutient la création à travers l'accueil au long cours d'artistes, l'aide à la production d'œuvres et la réalisation d'éditions. Ancrée au cœur d'un vieux village, à l'orée de Toulouse, elle cherche à être ouverte à tous et en particulier au jeune public auquel elle propose des initiatives pédagogiques adaptées.

La Maison Salvan est soutenue par la Région Midi-Pyrénées.

Elle est membre du réseau PinkPong (réseau art contemporain de l'agglomération toulousaine) et du réseau du LMAC (Laboratoire des Médiations en art Contemporain en Midi-Pyrénées).



Contacts : Pour tout renseignement ou réservation de visite, contactez :

Elodie Vidotto : evidotto@ville-labege.fr

05 62 24 86 55 / 06 79 92 12 89